

Poussés par Machiavel, Orwell gouverne et Roth lance la balle

Laurent Laplante

Numéro 29, octobre–novembre 1987

Le sport a des lettres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20868ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, L. (1987). Poussés par Machiavel, Orwell gouverne et Roth lance la balle. *Nuit blanche*, (29), 34–41.

LE SPORT A DES LETTRES

Dans le coin droit, un gaillard n'en finit plus de faire flexions et extensions. On reconnaît du premier coup d'œil le chasseur de toxines à l'état naturel caressant la saillie des muscles — scientifiquement. Dans la gauche, un maigre échine porte lunettes et teint verdâtre pour donner raison à Claude Roy qui décrivait l'écrivain comme celui qui s'enferme dans un bureau pour dire à quel point dehors il fait beau.

On efface tout. Cette réduction de l'athlète et de l'intello a le charme désuet des archétypes masculins usés à la corde. Or ce n'est pas vraiment de cela dont nous entendons parler dans ce dossier sur le sport et la littérature, pas de leur confrontation mais plutôt de leurs dynamiques comparées. Bien sûr, de la littérature dans le sport on en trouve bien peu si ce n'est des faits de langage, une volonté commentative populaire analysée ici par Andrée Fortin, ou les photos de Montherlant en maillot et en sueur et d'Hemingway pêchant l'espardon — Richard Tardif a retracé le Hemingway sportif. Mais l'inverse, allez-y voir, c'est la mine d'or comme l'a constaté Gilles Pellerin en en dressant la bibliographie préliminaire.

Comment le sport entre-t-il dans le roman? Parfois, l'alcool aide un peu, comme le montre Marc Chabot. Parfois il y a similitude structurelle entre la joute sportive et l'espace narratif, suggère Gilles Pellerin. Le sport a aussi une histoire, donc un avenir et Bertrand Côté a consulté à ce sujet le roman d'anticipation.

Mais si, en définitive, il était tout simplement question d'imaginaire? George Bowering tient le baseball comme le sport tout indiqué pour les poètes canadiens. Laurent Laplante, quant à lui, cherchant le politique, l'a trouvé dans l'équation à trois termes qui lui permet de relier entre elles les œuvres de Machiavel, Orwell et Philip Roth. Au jeu!

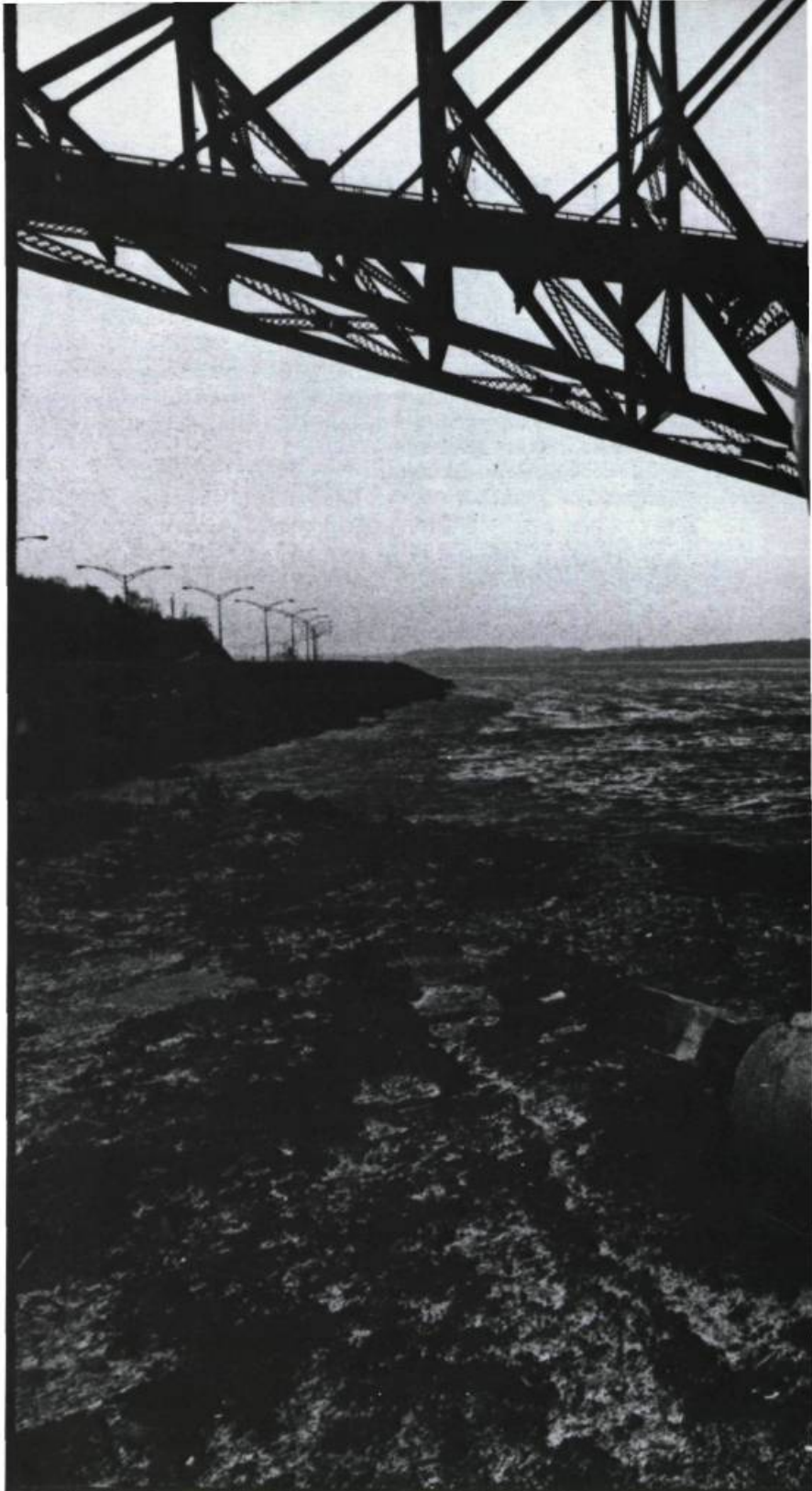
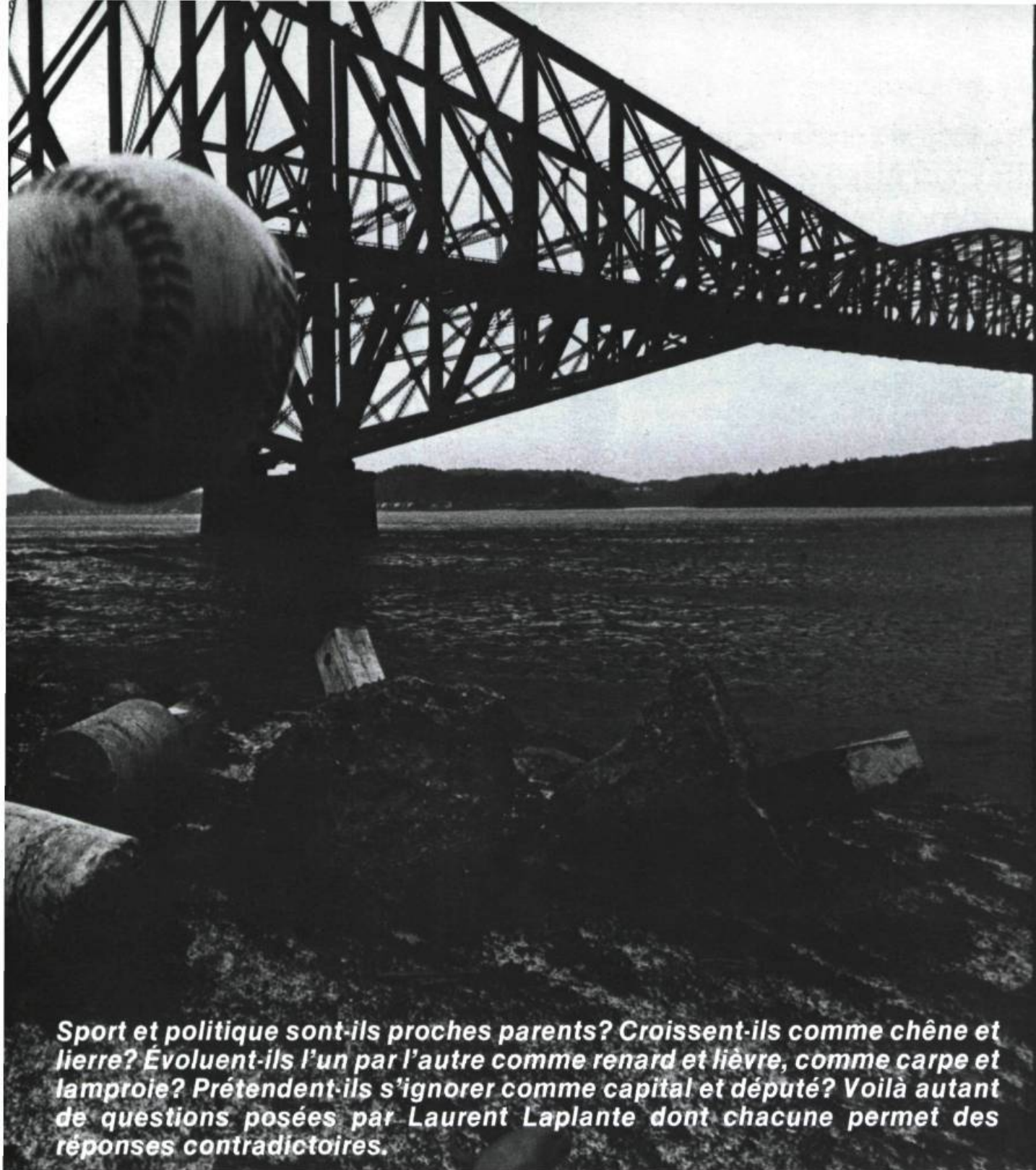


Photo de Richard Baillargeon, tirée de «La folle équipée de Kid Softball»

POUSSÉS PAR M ORWELL GOUVE ET ROTH LANCE



Sport et politique sont-ils proches parents? Croissent-ils comme chêne et lierre? Évoluent-ils l'un par l'autre comme renard et lièvre, comme carpe et lamproie? Prétendent-ils s'ignorer comme capital et député? Voilà autant de questions posées par Laurent Laplante dont chacune permet des réponses contradictoires.

ACHIABEL, RNE par Laurent Laplante LA BALLE

Très vite, l'intelligence exigera que l'on dépasse ce stade, assez peu fécond, où l'on prouve tantôt que sport et politique n'ont aucun lien, tantôt qu'ils sont siamois par le rituel, le vocabulaire, les valeurs, la mythologie... Le lecteur aura rapidement compris, presque avant le rédacteur, que *sport et politique, sans être interchangeables, obéissent souvent aux mêmes lois.*

À y regarder de près, quelque chose de névralgique apparaîtra. *Sport et politique*, en effet, logent, depuis les Lumières, à la même enseigne: celle de la science. Une science voulue par la raison, une science qui exige que rien ne s'improvise. Rien. Pas plus la guerre que la gestion, pas plus le duel que le mariage, pas plus le sport que la politique. Raison et science, donc, comme encadrement du sport et de la politique.

Malheureusement — pour elle comme pour nous ▶



Les performances de Jesse Owens aux Olympiques de Berlin de 1936 (sprint et saut en longueur) lui ont récemment valu le titre de meilleur athlète de tous les temps.

—, la science ne donne pas accès à la globalité. Elle dissèque une à une les composantes de la vie, mais sans la cerner ni la comprendre. Elle perfectionne ses instruments, jauge admirablement la volonté motrice des électrons ou le poids des trous noirs, mais elle s'arrête toujours, piafante ou résignée, au seuil du mystère global de l'humain. Marqués par la science, sport et politique pouvaient donc produire des êtres puissants, mais unidimensionnels, enfanter de très efficaces mais très secs techniciens de la performance athlétique ou gouvernementale.

Pour que la vie emporte sport et politique dans sa coulée et sa complexité, il fallait la littérature. La littérature avec son irremplaçable aptitude à recréer l'*humanité* (comme dirait Jacquard) dans tout ce qu'elle aborde. La science pouvait rendre plus efficaces le sport et la politique; il fallut la littérature pour que ce sport et cette politique deviennent, technique comprise, partie intégrante du patrimoine humain. Il fallut la littérature pour que le sport et la politique, tout en conservant leurs nouveaux attributs scientifiques, vivent, vibrent, émeuvent, fassent rire comme toute autre facette de l'humain.

Machiavel est marquant dans l'expansion de la rigueur scientifique; Orwell et Roth le sont en rendant littéraires et donc totalement humaines les roueries techniques de la politique et du sport.

Sport et politique: étrangers ou siamois?

À maints égards, il est facile de prétendre que sport et politique sont distincts et même s'opposent:

Alors que les gouvernements aiment bien se garariser, à grandes bolées, d'égalitarisme, de démocratisation et d'égalité des chances, le sport éveille chez eux une autre logique. Ainsi, le sport d'élite reçoit sa part et pas mal plus. Ainsi, les gouvernants excellent à imaginer les heureuses retombées sociales des sports professionnels les moins égalitaires.

On l'a déjà noté cent fois, des comportements qui mériteraient l'emprisonnement s'ils survenaient au coin de la rue échappent à toute sanction lorsqu'ils se produisent pendant un match de hockey. Comme si le sport accordait l'immunité.

La rémunération (comparée) des athlètes et des élus incite à des réflexions aigries sur l'ingratitude humaine. Le député provoque des cris d'indignation s'il

prétend se verser la moitié d'un revenu médical, mais Tim Raines a l'appui populaire s'il considère une augmentation salariale de 100 000 \$ comme une pingrerie! Pour les politiciens, le sport constitue, étonnamment, une oasis. Lieu de fanatisme pour le public, le sport devient, en effet, même pour des politiciens passablement sectaires, une possibilité d'agréables rencontres. On se fait photographe ensemble au Forum ou au Colisée, Jean Pelletier et Jean Drapeau parient «un hissement du drapeau de l'autre» sur les chances des Nordiques et des Canadiens de remporter la coupe Stanley, Calgary et Montréal en font autant...

Lorsque survient un boycottage des Jeux olympiques, on exige avec verve un parfait clivage entre la politique et le sport. Au nom de quoi, hurlent les purs de l'olympisme, de vieux barbons gâteaux peuvent-ils empêcher nos plus athlétiques éphèbes de s'adonner à la plus saine des compétitions? Et les aspirants-médaillés versent un pleur sur leurs milliers d'heures d'entraînement brusquement frappées de stérilité par la hideuse politique.

Deux mondes, par conséquent? Certains aimeraient le faire croire. D'autres, un peu plus subtils, ont tôt fait de montrer, entre le sport et la politique, des liens qui ont la taille des amarres de cargo:

Sport et politique ont en commun un fanatisme étonnamment et sempiternellement simpliste. En certains milieux, le crime de lèse-Nordiques est aussi sévèrement réprouvé qu'une hérésie à propos du dogme libéral.

Sport et politique cultivent tous deux les rituels. Peu importe qu'ils soient anachroniques, artificiels, trompeurs, ridicules et pompeux, pourvu qu'ils entretiennent le mythe de «l'institution qui transcende les âges». (Un paradoxe intervient pourtant: l'ancien président de l'Assemblée nationale voit son (coûteux) portrait accroché *automatiquement* au mur d'un corridor parlementaire, tandis que l'ancienne étoile du sport doit passer par l'*élection* pour accéder au Panthéon de la renommée... Autre paradoxe, les athlètes (souvent étrangers) subissent plus souvent que nos députés le cérémonial de l'*Ô Canada*.)

Sport et politique parlementaire acceptent tous deux et sans doute pour des motifs comparables un arbitrage un peu bidon. Le président de la Chambre provient d'un parti, tandis qu'un président de ligue ne gouverne qu'avec l'aval des «magnats» et des propriétaires. Ni l'un ni l'autre ne devront donc se prendre pour Louis XIV. L'un et l'autre essaieront, en revanche, de dissimuler ce fil à la patte: l'un ne permettra pas qu'on traite de menteur l'honorable ministre qui vient de mentir et l'autre sévira si un pilote met en doute la compétence (pourtant douteuse) de l'arbitre.

Sport et politique accordent à une certaine «histoire» une minutieuse attention. Les précédents importent, les records aussi. Chacun, athlète ou politicien, entend laisser sa marque, que ce soit par une loi ou par un «truc du chapeau».

Sport et politique pratiquent la règle de Clovis: ils adorent volontiers ce qu'ils ont brûlé et ils brûlent sans vergogne ce qu'ils ont adoré. Lou Fontinato, brutal et dangereux dans le chandail des Rangers, devient donc l'«indispensable protecteur des joueurs plus légers» quand il arbore la sainte Flanelle. Et Bona Arsenaault, douteux organisateur tant qu'il se (?) dépense pour les conservateurs, devient, en virant capot au profit des libéraux, l'irremplaçable et ingénieux ministre des Terres et Forêts. Dans le conflit entre la mémoire et le fanatisme, ce n'est pas le *je me souviens* qui l'emportera.

On pourrait allonger la liste des ressemblances plus facilement encore que l'énumération des différences. Tout cela ne mène pourtant pas très loin. Mieux vaut entrevoir à quel point sport et politique ont été marqués par le même courant de raison et de science.

Soccer: Que les encyclopédistes du sport nous pardonnent: pour éviter toute confusion dans ces pages entre football et football, nous appellerons l'un *soccer* et l'autre *football américain*. Le premier a sa Coupe du Monde (son *Mundial*) et une abondante littérature, du récent *Hors jeu* de Bilal et Cauvin (Autrement, 1987) à *L'angoisse du gardien de but au moment du penalty* (Folio n° 1407) de Peter Handke. Entre les deux, de la bédé (les *Eric Castel* et *Vincent Larcher* de Raymond Reding), du dessin d'humour (*Un monde foot foot* d'Hoviv, publié à l'occasion du Mundial de 1986), des collectifs (*L'amour foot* préparé en 1986 par *Autrement*; *Football, autres regards* du Castor Astral, 1982), de la fiction (*La*



légende du football de Georges Haldas, *L'Âge d'Homme*, 1981; *Le football c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens* de Pierre Bourgeade,

Gallimard, 1981; *À mort l'arbitre* d'Alfred Draper, Série noire n° 1560, polar dans lequel des hooligans avant la lettre font la peau à l'arbitre, convaincus qu'il a rendu un mauvais verdict lors du match dominical; *Ballon mort* de Marc Villard, Série noire n° 1964. Quelques nouvelles aussi: d'Antonio Skarmeta, l'extraordinaire «La rédaction», nouvelle parue dans *Le Monde* puis reprise dans le recueil des nouvelles de l'année 1982, texte racontant la chute d'Allende par le biais d'un garçon faisant tous les soirs sa partie avec les copains de la rue; de Sillitoe, «Le match» (*La solitude du coureur de fond*, Folio n° 530), de Joseph Roth, *La légende du saint buveur* (Seuil, 1986) pour le personnage du «célèbre footballeur Kanjak».

Rugby: Dans «Sporting», nouvelle tirée de son recueil *Le nain* (Folio n° 912), Marcel Aymé se livre à une amusante bipartition du monde: à la gauche échoit la pratique militante de la gymnastique, à la droite celle non moins assidue du rugby. Qu'est-ce donc que ce sport qui réunit les Cinq Nations? Antoine Blondin y répond dans *Joies du rugby* (écrit en collaboration avec Guy Lagorce; Hachette, 1971), Kléber Haedens dans *Adios* (Grasset, 1974) et *L'air du pays* (à vrai dire livre fourre-tout sur le sport; Albin Michel, 1963). Parce qu'on n'a pas vu Henry de Montherlant sur le terrain, les règles du jeu peuvent rester incompréhensibles; alors on lira *Astérix chez les Bretons* (Uderzo et Goscinny, Dargaud, 1966).

Sport et politique au sec sous le même parapluie

Jusqu'à ce que la Renaissance entreprenne de projeter sur toutes choses la lumière de la raison, sport et politique faisaient la part belle à l'instinct et à la spontanéité. Bien sûr, l'Ulysse d'Homère rusait presque aussi bien qu'un relationniste moderne, mais ses astuces, précisément, le situaient en dehors du courant. Pour devenir plus fort, Milon, plus typique de son époque, transportait son veau sur ses épaules jusqu'à en faire autant avec un bœuf et il ne consultait ni gourou ni spécialiste du PEPS.

Vint la science, fille de la raison. Et la science enfanta la spécialisation, la technocratie, tout ce que Marcuse appellerait aujourd'hui l'unidimensionnel. L'athlète, qui ne fut d'abord que fort ou rapide, progressa suffisamment vers la spécialisation et la performance record pour que le XIX^e siècle, en rendant l'âme, distribue les médailles olympiques et pour que le XX^e multiplie les «professionnels». La spécialisation imposait sa loi; le Guinness en compile maintenant les effets, effets le plus souvent grotesques ou monstrueux.

De même, la politique moderne s'est frottée de science. Le politicien n'a pas renoncé à la démagogie, mais il pratique désormais une démagogie réfléchie. Le sondage règne en maître, les faiseurs d'images (ou de pluie, dirait Keith Davey) se présentent comme d'utiles experts et les stratèges de tout poil scrutent chaque sous-bresaut de la conjoncture...

C'est dans ce contexte qu'il faut situer Machiavel: il lance le nouveau courant en insérant la science là où la force, la chance et l'hérédité prétendaient suffire. Et c'est bien de science et de raison qu'il faut parler, plutôt que de cynisme, de malhonnêteté ou de *machiavélisme*. Machiavel, en effet, ne fixe pas les objectifs de son Prince. Comme un sous-ministre s'adressant à son ministre, il indique le carrefour: «Si vous tenez à tel résultat, voici les moyens les plus efficaces». Ce n'est pas là une proposition d'ordre éthique, mais une très moderne «approche coûts/bénéfices». C'est le ton du fonctionnaire spécialisé face à l'homme politique: «À vous, cher politicien, le choix des cibles; à moi, technocrate, la définition des moyens».

L'art de Machiavel, avec le temps, s'est retourné contre lui: il en offre tant au Prince, en effet, qu'on ne voit plus ce Prince. Sa science se voulait purement cérébrale; on lui reproche d'avoir les mains sales. On blâme donc Machiavel pour des choix moraux dont il s'est abstenu. Comme, d'ailleurs, la science s'en abstient.

Car la science n'a que faire de ces questions. Quand le scientifique Jacques Testard freine ses recherches sur la génétique, ce n'est pas la science qui lui dicte cette prudence. Ce n'est pas la génétique qui a vu ses limites. Du plus profond de *l'homme Testard* monte le message éthique qui contraint *Testard le scientifique* à l'abandon. La science, elle, n'a rien vu ni décidé.

Si, de la politique, la science passe au domaine sportif, le résultat est analogue. À la recherche de la performance, la science, en effet, s'emploiera, toutes questions cessantes, à bâtir des champions. Elle les choisira dès le berceau, les modèlera selon la morphologie souhaitée, les éloignera des activités même sportives qui tenteraient de rétablir l'équilibre du corps, s'efforcera de les conduire à une performance précise au moment choisi... À cela s'ajouteront, toujours au nom du record et du championnat, d'assez ignobles manipulations chimiques. La science, ici encore, fournit des moyens et se désintéresse des limites et des règles morales.





Machiavel, logicien de la politique et tacticien de la guerre, n'a jamais voulu Hitler, pas plus qu'il n'a conseillé au coureur Lasse Viren ses bizarres transfusions sanguines. Il a cependant imposé la science comme un ingrédient indispensable qui donne au monde des princes efficaces et des champions dont les exploits confinent à l'infirmité.

Heureusement (?), les politiciens et les athlètes créés par la science sont fort peu séduisants: ils sont aussi efficaces que désincarnés, aussi «performants» qu'en nuyeux, aussi dignes du Guinness qu'inaptes à l'amitié, au doute, à la tendresse. En effet, *en se confinant à l'unidimensionnel, la science s'est coupée de tout ce qui alimente normalement le drame, le tragique, la comédie.* Le drame, c'est le face-à-face écrasant entre la conscience et ►

Les morts-vivants «Ton cerveau sue l'alcool», lance Grand-père à Brick Pollit dans La chatte sur un toit brûlant de Tennessee Williams. Mais ce que le grand-père ne comprend pas, c'est qu'il s'adresse à Brick Pollit, footballeur blessé. Un sportif déchu. La bouteille remplace le ballon. Quand elle est vide, il la remplace par une autre. La bouteille vide ira se fracasser contre un mur et le bruit qu'elle fait brise l'illusion d'être encore un sportif. C'est le désenchantement.

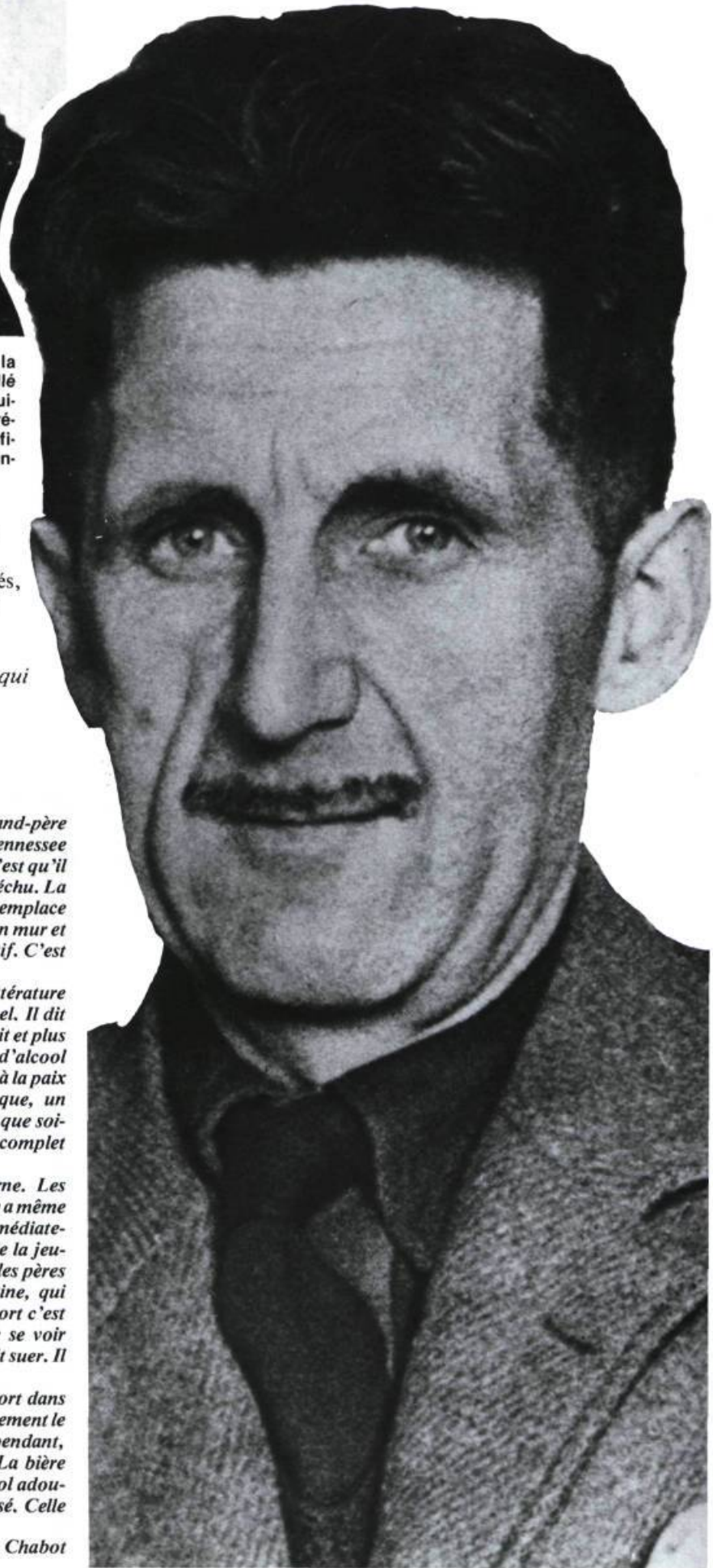
Brick Pollit n'est pas le seul dans l'histoire de la littérature américaine à être un mort-vivant du sport professionnel. Il dit qu'il boit pour entendre un dé clic dans sa tête. Plus il boit et plus le dé clic met du temps à venir. Il ingurgite un peu plus d'alcool chaque fois, il lui faut ouvrir ce commutateur qui mène à la paix intérieure. C'est le no man's land de l'effort physique, un nowhere similaire à celui du joggeur. Ne plus rien voir que soi-même, ne plus rien entendre que soi-même. Solipsisme complet au milieu des cris de la foule.

Nos joueurs de hockey s'achetaient une taverne. Les joueurs de baseball finissent par annoncer les bières. Il y a même des anciens sportifs qui finissent écrivains. On pense immédiatement à Kérouac. Sport et alcool c'est aussi le mythe de la jeunesse. Celle qui finit toujours par disparaître mais que les pères revivent dans l'estrade en contemplant le fils qui patine, qui nage, qui court, qui saute, qui frappe. Renoncer au sport c'est renoncer à la jeunesse. C'est accepter l'inacceptable: se voir vieux. Pierre Lambert ne sue pas pour lui tout seul. Il fait suer. Il fait boire. Il fait rêver.

Que fait-on de l'alcool lorsqu'on l'associe au sport dans la littérature? Retour du sacré. La bière n'est-ce pas justement le vin de messe du stade et du forum? La bière avant, pendant, après. La bière pour le joueur et pour le spectateur. La bière hante la littérature. L'alcool coule dans l'encre. L'alcool adoucit la défaite. Celle du spectateur. Celle du joueur blessé. Celle de l'écrivain et probablement celle du lecteur.

Marc Chabot

George Orwell — Là où le Prince de Machiavel devait avoir «l'entendement prêt à tourner selon que les vents de fortune et variations des choses lui commandent», le Big Brother d'Orwell en est à modifier le passé et à réécrire l'Histoire.



un destin implacable; la science ne chevauche pas ces deux mondes. Le *tragique*, c'est l'hésitation entre deux orientations, entre l'impératif moral et la pulsion, entre la patience et l'emportement, entre la colère et la tolérance...; la science ne connaît pas ces hésitations. Elle ignore donc l'essentiel du tragique. La science ne lorgne pas davantage du côté de la *comédie*, faute d'en sentir les ressorts fondamentaux: disproportion entre la situation et la réaction, décalage entre ce que comprend l'un et ce que l'autre signifie... Assuré de régner, le prince de Machiavel n'est ni dramatique, ni tragique, ni drôle. Assuré de sa médaille olympique, l'haltérophile drogué ne nous rejoint et ne nous émeut que s'il quitte l'ornière scientifique et s'interroge, par exemple, sur la moralité de sa tricherie.

Sport et politique rapatriés par la littérature

La science, donc, ne voit pas la personne, même quand elle isole, détruit ou magnifie ses attributs un à un. Si le sport et la politique sont aujourd'hui des lieux humains de drame, de tragédie ou de comédie, nous le devons aux littérateurs. Et, parmi les meilleurs des précurseurs, à Orwell, pour son œuvre politique, et à Philip Roth, pour son incursion dans la *chambre des joueurs*.

Orwell connaît et respecte l'œuvre de Machiavel. Si bien que son Emmanuel Goldstein en utilise le vocabulaire («En attendant, dit Goldstein, l'art de la guerre est resté stationnaire pendant 30 ou 40 ans»). Mieux encore, Orwell enrichit Machiavel d'astuces que celui-ci ne pouvait rêver, mais qui découlent presque mathématiquement de sa logique. Si donc le Big Brother d'Orwell dépasse largement le Prince de Machiavel, il est surtout ce que le Prince promettait d'être, ce que le Prince serait devenu s'il avait appliqué (sans scrupule) les conseils de Machiavel pendant 4 siècles.

Orwell nous présente donc un système politique post-machiavélien: suffisamment apte à la manipulation pour faire dire aux mots le contraire de leur sens, assez retors pour substituer les sigles antiseptiques aux appellations trop porteuses d'émotions, assez indiscret pour suivre à la trace les pensées des citoyens. (Il est *drôle*, à cet égard, que beaucoup aient poussé un soupir de soulagement le 1^{er} janvier 1985 en notant qu'Orwell s'était *trompé*. Ceux-là n'ont sans doute pas remarqué qu'on appelle «ministère des Communications» le ministère chargé de la diffusion, qu'il n'existe pas de ministère du Chômage, que la Turquie fait partie du Traité de l'Atlantique nord et qu'on coule dans l'antithèse en parlant d'une «initiative de... défense»... Pauvre Orwell qui pensait qu'un État mentirait!)

Malgré et par-delà cette filiation entre le Prince et Big Brother, entre le gouvernant *possible* et le totalitarisme *réel*, d'énormes différences opposent Machiavel et Orwell. Le Prince occupait, à lui seul, l'espace entier; Big Brother fait face à Julia et à Winston. Le Prince déplaçait librement ses pions et présumait — de façon unidimensionnelle — que les gouvernés réagiraient de façon totalement prévisible, alors que Julia et Winston résistent désespérément à la «programmation» et s'aiment d'un amour imprévu et libérateur. D'où *une lutte de la personne contre le système, de la conscience contre la programmation, de la liberté contre la propagande qui rend pleinement, douloureusement humaines les œuvres d'Orwell*. Avec lui, avec ses romans, on dépasse l'unidimensionnel, la science pure et abstraite: la politique, plus scientifique que jamais, plus envahissante encore que chez Machiavel, est redevenue humaine. Par la grâce de la littérature et le déchirement des personnages.



Hubert Aquin: L'apologie du virage en épingle:

On connaît peut-être ce mot d'Hubert Aquin révélateur de son mode d'existence et de deux de ses grandes passions: «ou je fais une révolution ou j'en fais 6 500 à la minute». Son projet politique échoua et c'est comme organisateur (fondateur du Grand Prix du Canada) et cinéaste (L'homme vite) qu'il laissa sa trace dans le sport automobile, et non comme pilote; mais une troisième passion, plus grande encore, subsuma les deux autres: l'écriture. Va pour la politique, dont la production romanesque de l'écrivain est imprégnée, mais la course automobile...? C'est que, pour Aquin, cette dernière discipline avait suffisamment en commun avec la création littéraire — et plus particulièrement avec le roman engagé — pour en devenir l'emblème: même «poussée impérieuse et obscure vers l'absolu», même «course continue et dangereuse, fuite délirante».

Cette dimension métaphorique du sport automobile est on ne peut plus manifeste dans Prochain épisode, où le narrateur, pour échapper à l'immobilité à laquelle le confine l'internement, s'adonne à la «course effrénée des mots» tout en lançant son héros dans une course effrénée autour du lac Léman. Et c'est cette alternance maniaque entre les courbes manuscrites et les courbes des cols suisses qui fait de cette fiction une vertigineuse dramatisation de son propre fonctionnement. Aquin filera cette métaphore sportive du mouvement de l'écriture dans Trou de mémoire, ce second roman qui témoigne du désarroi du narrateur devant les mots s'échappant en peloton, mais la gommara de l'Antiphonaire, où ne subsiste de motorisé que le mode de suicide (très prisé). Aquin se proposera ensuite, dans un article intitulé «Éléments pour une phénoménologie du sport» (1971), d'établir l'influence de la télévision sur la forme des sports-spectacles (hockey, baseball et football), mais il y révélera surtout une fascination pour les problèmes de continuité, discontinuité et durée temporelles annonciatrices des angoisses de Neige noire.

Déjà, dans un court texte inédit de 1961 et exhumé dans Blocs erratiques, toutes ces virtualités thématiques étaient présentes, ces «Confessions d'un héros» épris de vitesse témoignant des rapports de l'auteur à l'existence: «Mon immobilité physique se trouve ainsi étrangement proportionnelle à la vitesse de l'auto; je réalise, par ce paradoxe grisant, la synthèse charnelle de la philosophie antique qui cherchait en vain à concilier ce qui fut et ce qui est. Je suis ce qui fuit... Je mourrai dans le fracas de l'extase, en plein mouvement, dans une courbe trop belle». On connaît la suite.

André Lamontagne

Roth dans la chambre des joueurs

Philip Roth s'attaque à plus forte partie encore lorsqu'il entreprend de donner au sport un assez grand nombre de «dimensions» pour qu'y surgissent le drame et la comédie. Non seulement Roth y parviendra, mais son *sport humanisé* prendra plusieurs des caractères qu'on vient d'observer dans le monde de la politique. Lui aussi obéira à la raison. Lui aussi sera objet de manipulation. Lui aussi fera ce qu'un Machiavel de 400 ans aurait pu lui faire faire.

Roth ne dissimule pas son ambition: son livre sur le baseball s'intitule (rien de moins!) *The Great American*

Novel. Dès lors, pas de surprise quand Roth affirmera une totale identité entre le baseball et la démocratie américaine. Toucher au baseball, c'est contaminer la démocratie USA. Modifier les règles sur le vol de but, c'est compromettre la crédibilité de Washington. Pour tonifier le moral d'une nation en guerre, rien qui vaille un beau geste des joueurs de baseball. Excessif? À première vue, oui, bien sûr! Au bout du scénario de Roth, le parallèle choque à peine...

D'entrée de jeu, Roth lance le défi: «Vous souvenez-vous de cette époque où il y avait non pas deux ligues de baseball aux USA, mais trois?» Puisque, pauvre malheureux, vous n'avez gardé aucun souvenir de cette ligue Patriote dont les vedettes égalèrent ou surpassèrent Ty Cobb ou Babe Ruth, le romancier entreprend de vous raconter comment et pourquoi la ligue Patriote a disparu. Elle périt, sachez-le, victime d'un double complot: d'une part, celui des autorités américaines qui poussèrent trop loin l'utilisation des Mundy de Ruppert à des fins de propagande; d'autre part, celui des Moscovites qui prétendaient saper le moral américain en ridiculisant le baseball.

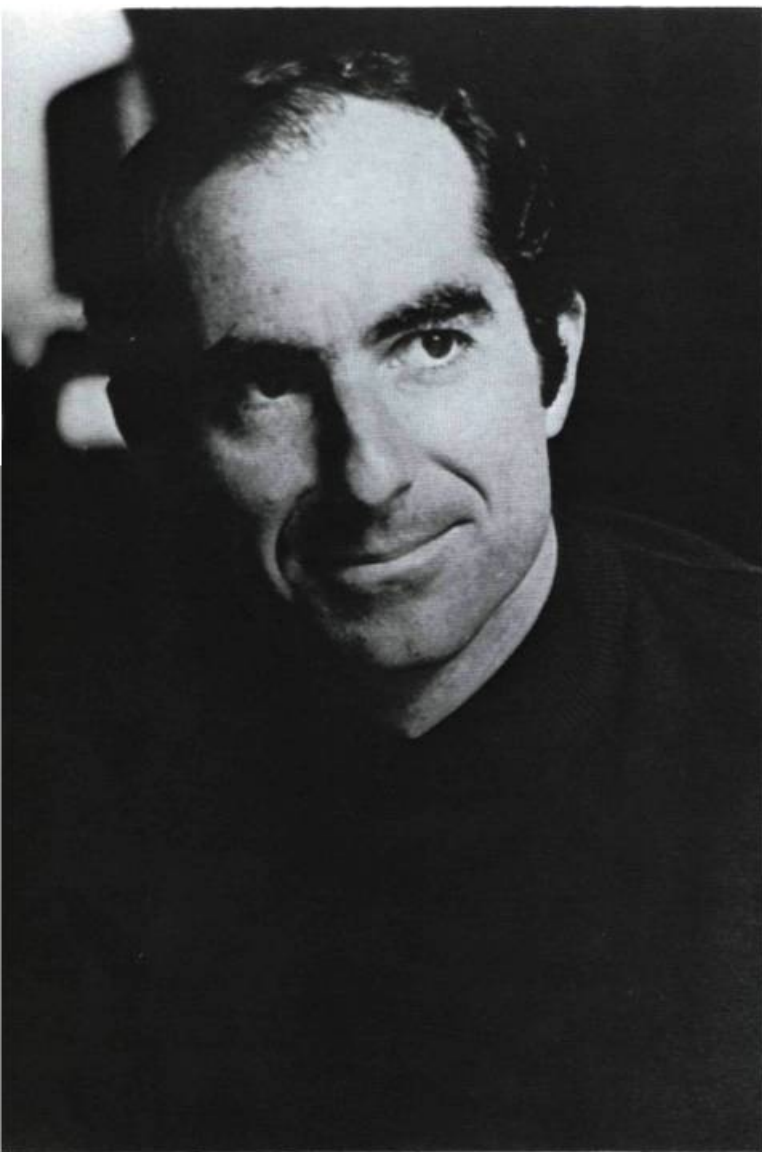
La manipulation d'inspiration américaine tient en peu de mots: on enlève aux Mundy leur stade de Ruppert pour en faire le lieu d'endoctrinement des jeunes soldats en route pour le front. Le plan, machiavélique à souhait, comportait une faille: on faisait ainsi des Mundy une équipe sans stade, une troupe orpheline, un club appelé, en termes de sport, à toujours *jouer sur la route*, situation profondément immorale, comme chacun le sait. Comme tout péché se paie, cette déplorable entorse à tous les principes sacro-saints du sport national conduisit à la rapide dégénérescence des Mundy.

D'où le deuxième complot: les Soviétiques comprirent vite le parti qu'ils pouvaient tirer de la situation: ils infiltrèrent les Mundy, la direction de la ligue Patriote... Ils rendirent les Mundy de plus en plus ridicules. Vint le jour où le gouvernement américain dut se rendre à l'évidence: si on ne faisait pas disparaître la ligue Patriote vite et totalement, le baseball tout entier perdait sa crédibilité. Inévitablement, la démocratie américaine suivrait.

Sport automobile: Sans doute par l'effet d'un inopportun *trou de mémoire*, la bibliographie du sport automobile serait vide si ce n'était de références à Hubert Aquin (l'homme plus que l'écrivain) et Jacques Poulin (*Faites de beaux rêves*, Actuelle, 1974), chose étonnante si l'on considère l'intensité dramatique et la richesse cinématique de la course. Mais peut-être la littérature est-elle impuissante à rendre cette dimension esthétique. Aussi rabattons-nous sur la bédé avec l'amour de la carrosserie véhiculé par les périodiques *Tintin* et *Spirou* (Jidéhem, Francis, Franquin, Leloup, Jacobs, Hergé) et des circuits de la formule 1 (Jean Graton avec *Michel Vaillant*, et Christian Denayer avec *Alain Chevalier*) et sur une nouvelle de SF de Daniel Serinine, «Yadjine et la mort» (*Aurores boréales* 3, Le Préambule, 1985). ●

Patrice Remia





Philip Roth raconte dans *Le grand roman américain comment Staline a voulu détruire les États-Unis en s'attaquant à ce que l'Amérique a de plus cher, le jeu de balle.*

En présence, donc, deux groupes de manipulateurs rompus aux techniques de Machiavel. De ce Machiavel qui écrivait que «Les hommes sont tant simples et obéissent tant aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper». D'un côté, un sport qui cherche scientifiquement à se draper dans le drapeau national et qui intercepte minutieusement la fierté et le patriotisme. De l'autre, des ennemis de la nation qui décodent cette manipulation et qui surenchérisent: puisque baseball et nation s'enveloppent dans le même drapeau, ridiculisons le baseball. Quand le gouvernement USA, réveillé par un MacCarthy à la Philip Roth, comprend qu'il est battu par plus manipulateur que lui, on recourt d'urgence aux techniques de Big Brother: le gouvernement actionne la trappe et fait disparaître la ligue Patriote.

Dans l'intervalle, Roth nous aura fait vivre la gloire et la honte des champions, les émois et les trahisons des athlètes et des partisans, les drames intérieurs des arbitres et des proprios et le ridicule se sera étalé sur la ligue Patriote aussi bien que sur le gouvernement des États-Unis. Un sport scientifiquement manipulateur aura encaissé une raclée et la science, même sportive, sera redevenue, grâce à la littérature, lieu de vie et de comédie.

Sport et politique, marqués par la raison calculatrice de Machiavel, risquaient de ne plus nous toucher. Orwell et Roth, littérateurs et iconoclastes, ont veillé à nous rejoindre. ■

Bibliographie inatten-

due: À la panoplie des livres de sport (manuels d'entretien des facultés cardiovasculaires, guides de dressage des biceps et abdominaux, méthodes protocarnegiennes du type «Comment se faire un ami député au terrain de golf»), nous avons préféré ces quelques titres dont le rassemblement ici n'a d'autre visée que de montrer l'immense variété des propos générés par le sport.

Commençons par le moins incongru des titres de la liste, quoi qu'on puisse se méfier du patronyme de l'auteur. Déjà auteur en 1977 de *Le sport, l'émotion, l'espace. Essai sur la classification des sports et ses rapports avec la pensée mythique* (Vrin), Bernard Jeu a fait paraître cette année aux PUF *Analyse du sport*, livre qui emprunte au premier une érudition magnifique dont il résulte que la mythologie grecque est présentée dans une perspective nouvelle, digne des travaux de Graves et de Vernant. Aurait-on oublié les nombreuses allusions aux courses de char, aux sports d'arène et à ce que nous appelons maintenant *athlétisme*, Jeu en relève la trace dans les œuvres de Xénonophon, Pindare, Homère en plus de montrer la part insoupçonnée qu'elles tiennent dans les récits mythologiques. Luxe suprême, il établit une comparaison entre les mythes de Pélopes, d'Atalante et de Tchekapesh (celui-ci étant montagnais).

L'intello-sportif pourra faire étalage de ses connaissances grâce à *Sport et créativité* de Florence et Alain Guillon (éd. Universitaires, 1976), *Sport et personnalité* d'Edgar Thill (même éditeur, 1975), *Les sports de montagne et le droit* de Wladimir Rabinovitch (Litec, 1980), *Le sport dans l'art belge, de l'époque romaine à nos jours* né de la

collaboration de Léon Lewillie et Francine Noël (Crédit communal, 1982), *Développement unitaire et succès sportif*, le beau programme du même Thill et de Georges Rioux (Vrin, 1980), *Les sports dans l'optique chrétienne* publié chez Fides en 1976 par le Groupe mixte de travail des Églises unies du Canada ou *Le champ du corps. Manuel du supporter insupportable* de Vogel et Hervet (Chiron, 1979).

Ces ouvrages vous semblent trop généraux? Sachez alors que l'expression jadis utilisée par les commentateurs de hockey (et rejetée pour cause d'anglicisme), «lance et compte», avait déjà servi à Annette Gauthier une dizaine d'années avant que Louis Caron et Réjean Tremblay ne concoctent la désormais célèbre télésérie *Le Nord-Ouest québécois lance et compte. Histoire des joueurs de hockey de la région*. Société nationale des Québécois, 1973 — non, le hockey n'est pas politique... Gallimard est par ailleurs surpris en flagrant délit d'humour en 1979 (Mike Peyton. *Plaisir d'humour ne dure qu'une marée*), livre sur la voile. On a fait mieux: *Tiradors et Zuritos. Essai apitoyé sur les ravages du tir aux pigeons dans la société contemporaine, par une de ses victimes*, œuvre immortelle de Jean Lurkin (Wahle, 1958). Ont aussi droit à notre estime: Bernard de Boyron, auteur-éditeur de *Comment j'ai touché le tiercé grâce à l'hypnose* (1976), Bernard Plasart, pour *Défense et illustration de la boxe française: savate, canne, chausson* (1971), Claude Boyer, pour *La pratique du hand-ball et son approche psycho-sociale* (Vrin, 1974) et H. Majecki et A. Laloum, pour *Idéal du Gazeau. Gégène et Petit Bonhomme, le plus célèbre couple de l'histoire du trot* (Encre, 1984). ●

